The University of Osaka
Institutional Knowledge Archive

Title	Un journal fictif d'André Gide : le triple rôle d'Eveline dans L'école des femmes
Author(s)	Kosaka, Miki
Citation	Gallia. 1997, 36, p. 42-49
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/6331
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

https://ir.library.osaka-u.ac.jp/

The University of Osaka

Un journal fictif d'André Gide

—— le triple rôle d'Eveline dans *L'Ecole des femmes* ——

Miki KOSAKA

« Qu'est-ce que vous en savez, cher confrère ? » André Gide critique ainsi les formules courantes auxquelles recourent les romanciers telles que « Il pensa que... » « Il ne pouvait croire que... » « Il se dit que... », parce que « Tout l'intime demeure un mystère »[1]. La plupart des œuvres gidiennes sont donc à la première personne.

L'Ecole des femmes (1929) est aussi une œuvre à la première personne c'est-à-dire un « récit » selon le classement de Gide. Si on le regarde de plus près, ce récit a la forme d'un journal, forme fréquemment adoptée par l'écrivain. Nous appellerons le récit sous forme de journal le journal fictif suivant l'exemple de Valerie Raoul, auteur de *The French Fictional Journal*[2].

A l'époque de la rédaction de *L'Ecole des femmes*, Gide était actif plutôt dans le domaine politique que littéraire. Ce journal fictif a été par conséquent longtemps déprécié ou presque négligé par les critiques. Germaine Brée, par exemple, le voit comme « un des « rebuts » des *Faux-Monnayeurs* »[3]. La dépréciation semble continuer jusqu'à présent : dans le dernier numéro du *Bulletin des Amis d'André Gide*, Hilary Hutchinson traite de la question de l'influence dans la trilogie de *L'Ecole des femmes* et conclut que le souci de Gide de faire des « récits à thèse » en diminue la valeur littéraire[4].

Après avoir exploré la diversité des points de vue dans *Les*

---

1) André Gide, *Ainsi soit-il ou Les jeux sont faits*, in *Journal 1939-1949, Souvenirs*, Gallimard, 1954, « Bibliothèque de la Pléiade », p.1186.

2) Valerie Raoul, *The French Fictional Journal : Fictional Narcissism / Narcissistic Fiction*, Tronto, University of Toronto Press, 1980.

3) Germaine Brée, *André Gide, l'insaisissable Protée, Etude critique de l'œuvre d'André Gide*, Les Belles Lettres, 1953, p.319.

4) Hilary Hutchinson, « *L'Ecole des femmes, Robert* et *Geneviève* : triptyque à thèse ? » in *Bulletin des Amis d'André Gide*, n°s 110/111, avril-juillet 1996, pp.191-207.

Faux-Monnayeurs, pourquoi Gide revient-il à la narration à la première personne et choisit-il de nouveau la forme d'un journal ? Certes, Gide ne sépare pas le récit rétrospectif et le récit sous forme de journal, mais la différence narrative entre les deux n'échappera guère à l'attention.

Dans le récit où le narrateur raconte rétrospectivement une histoire achevée et la juge du point de vue fixé au moment de la narration, la distance entre le « je » narrant et le « je » narré est temporellement et souvent moralement grande. Jérôme, narrateur de *La Porte étroite*, par exemple, parle de ses souvenirs plus de dix ans après la mort d'Alissa et ne trouve « nul pardon »[5] à n'avoir pas compris la raison profonde du comportement de sa bien-aimée. Dans le journal fictif, au contraire, le narrateur ou plus exactement le diariste écrit au jour le jour son journal. La distance entre les deux « je » est plus subtile à cause de la progression du point de vue du diariste qui consigne simultanément une histoire en train de se faire. A la différence du narrateur du récit, le diariste ne peut saisir l'histoire dans sa totalité ni la juger.

Bien que le projet de Gide d'écrire « féminiement »[6] se soit soldé par un échec, nous pouvons constater que ce journal fictif présente la quête de l'identité chez l'héroïne-diariste, Eveline. Cette forme de journal, quel effet produit-elle quant à ce thème ? Nous tenterons d'analyser dans cette étude le rapport entre la forme du journal et la recherche de l'identité chez Eveline.

I. L'auto-observation par l'écriture

Comment l'écriture dans le journal fonctionne-t-elle pour quelqu'un qui n'a aucune expérience de l'écriture ? Eveline n'a « jamais tenu de journal » ni « rien su écrire que quelques lettres » (p.1252)[7]. Elle souffrait aussi de sentir sa vie « sans emploi », « sans dévouement, sans but » (p.1252). En un mot, Eveline n'a pas d'identité avant de commencer son journal[8].

La particularité du journal d'Eveline réside dans sa motivation. Elle le commence pour répondre à une proposition de Robert et écrit seulement pour

---

5) André Gide, *La Porte étroite*, in *Romans, récits et soties, œuvres lyriques*, Gallimard, 1958, « Bibliothèque de la Pléiade », p.566.

6) André Gide, *Journal 1889-1939*, Gallimard, 1951, « Bibliothèque de la Pléiade », p.977.

7) André Gide, *L'Ecole des femmes*, in *Romans*. Toutes nos citations appartiennent à cette édition et nous indiquerons dans le texte les pages auxquelles elles renvoient.

8) Arthur E. Babcock, *Portraits of Artists : Reflexivity in Gidean Fiction, 1902-1946*, York, French Literature Publications Company, 1982, p.105.

lui, pour noter ses « mots charmants » (p.1254) et pour lui plaire dans le futur quand il les lira. Pour l'héroïne, le journal n'est qu'un simple enregistrement des faits. Elle essaie donc de ne pas parler d'elle-même et de ne pas tomber dans « les pièges de l'égoïsme » (p.1257). Malgré ses efforts, elle note : « Je me laisse entraîner à parler de moi, ce que je m'étais pourtant promis de ne pas faire. » (p.1256)

Pour parler de soi-même, il faut s'observer. Le journal donne l'occasion d'une auto-observation à Eveline qui est pour la première fois de sa vie obligée de faire face à la question de son identité. Eveline cherche ce qu'elle est et ce qu'elle doit être grâce à l'écriture dans son journal. Il est naturel qu'elle tente de fonder son identité sur Robert.

> Quoi qu'il en soit, je veux travailler à me cultiver le plus possible, [...] et m'efforcer de devenir chaque jour un peu moins indigne de lui [Robert]. (p.1268)

Eveline commence son journal pour sauver « toutes les miettes de [s]on bonheur » (p.1252) et considère son cahier comme la confirmation des joies de l'amour. Autrement dit, qu'elle écrive ou non, elle doit être heureuse. La force de l'écriture pourtant influence à son insu celle qui écrit. Elle se plaint de voir sa vie occupée par la préparation de son mariage :

> Des courses, des réceptions, des visites. Je n'ai plus le temps d'écrire mon journal ; plus le temps de lire, de me recueillir ; plus le temps de me sentir heureuse. (p.1270)

Nous voyons dans cette phrase une inversion curieuse de la perception du sentiment. Le bonheur qui a précédé cède à l'écriture ; quand elle n'a pas le temps d'écrire, elle ne se sent pas heureuse. Elle ne peut plus ressentir son bonheur autrement que par l'écriture. L'écriture, qui n'est au début que le moyen de s'observer soi-même, est à présent indispensable pour se connaître.

La quête d'Eveline de l'identité par l'écriture débouche néanmoins sur une dépendance totale vis-à-vis de Robert et sur le renoncement à son identité : « [...] c'est que ma vie entière doit être désormais consacrée à lui [Robert] permettre d'accomplir sa glorieuse destinée. » (p.1253) Eveline arrête son

journal quand elle décèle le mensonge de Robert qui ne tient jamais son journal de son côté. Le mensonge de son fiancé n'est pas la seule raison pour laquelle Eveline ferme le cahier, car à cette époque-là elle n'a déjà plus besoin d'établir sa propre identité. Le journal ne lui est plus nécessaire pour sa recherche d'identité.

Vingt ans après, cependant, Eveline rouvre son journal « afin de [s]'aider à mettre un peu d'ordre dans [s]a pensée ; afin de tâcher d'y voir clair en [elle]-même » (p.1279). Durant vingt ans, l'amour d'Eveline pour Robert est « décristallisé »[9] et la fondation de son identité s'est complètement écroulée. Il faut qu'Eveline recherche et rétablisse son identité. Elle est cette fois-ci consciente de la force de l'écriture qui sert à l'auto-formation. Elle s'observe et s'entend bien « en écrivant » (p.1279).

> En écrivant ceci je sens bien que je le [Robert] déteste déjà ; et, si odieuses que me paraissent à moi-même ces paroles, il me semble que c'est par besoin de les écrire que j'ai rouvert ce cahier. (p.1280)

Dans son journal, Eveline s'observe et se forme pour la première fois grâce à la force de l'écriture. L'observation de soi-même entraîne le dédoublement du moi : le moi observateur et le moi observé. L'attitude d'auto-observation devient plus nette dans la deuxième partie, si nous examinons les temps du verbe employés par Eveline.

II. La division du moi dans le journal

Dans le vrai journal, le temps du verbe dominant est le présent et le passé composé, comme c'est le cas dans le journal qu'André Gide tient sa vie durant. Dans le journal fictif, le temps du verbe pose des problèmes, en particulier l'opposition entre deux formes du passé : le passé composé et le passé simple. Parmi les journaux fictifs de Gide, le journal d'Alissa est en principe au passé composé tandis que *La Symphonie pastorale* est au passé simple.

Le problème concernant le temps du verbe dans *L'Ecole des femmes* tient au passage du passé composé au passé simple. Dans la première partie, on

9) Voir André Gide, *Journal des Faux-Monnayeurs*, dans *Œuvres complètes d'André Gide*, t. XIII, Gallimard, 1937, p.20.

trouve très peu de passé simple. Pourtant le passé simple, exceptionnel dans la première partie, signifie « un événement que le narrateur considère comme important ou un événement qui a eu pour lui une importance dont il ne prend pas encore conscience »[10]. Si le choix du temps du verbe relève de l'inconscient du narrateur, la proportion croissante du passé simple dans la deuxième partie atteste l'intensification de l'attitude d'auto-observation chez Eveline. D'après Maisani-Léonard, le passé composé indique l'insistance du narrateur sur la « continuité »[11] du moi, alors que le passé simple est le résultat de l'« objectivation »[12] du moi. Le passage du passé composé au passé simple dans *L'Ecole des femmes* signale par conséquent la distanciation d'Eveline entre le moi observateur et le moi observé qu'elle acquiert au cours de l'écriture du journal. Les deux moi se distancent graduellement jusqu'à ce qu'elle se considère elle-même comme le personnage d'« un tableau vivant » (p.1294). Citons la scène où toute la famille se réunit au chevet de Robert blessé dans un accident de voiture :

> Nous avions l'air de préparer un tableau vivant. Quand tout fut prêt, Geneviève fit entrer.
>
> Il eût été bien naturel que Gustave accourût embrasser son père ; mais celui-ci ne l'entendait pas ainsi. Il tenait une expression si majestueuse, que Gustave s'arrêta tout interdit. [...] On entendit Robert :
>
> « Et maintenant, approchez-vous ... car je me sens très faible. »
>
> Il rouvrit un œil, pour voir Charlotte qui faisait mine de se retirer discrètement. [...]
>
> Mais il ne put achever sa phrase. Comme n'y tenant plus, Geneviève lui coupa tout à coup la parole [...] (p.1294)

Malgré la tragédie, Eveline en utilisant le passé simple, observe ce qui se passe autour d'elle sans s'impliquer dans la situation. La distance prise par Eveline fait d'elle une spectatrice qui voit ses enfants comme « des acteurs bien stylés » (p.1294). Après cette scène, l'emploi du passé simple devient plus apparent et

---

10) Martine Maisani-Léonard, *André Gide ou l'ironie de l'écriture*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1976, p.129.

11) *Ibid.*, p.127.

12) *Ibid.*, p.130.

Eveline décrit même ses actions pour elle-même au passé simple.

Eveline s'observe pour établir son identité au moyen d'un journal. L'objectivation du moi progresse jusqu'à ce qu'elle se divise en deux rôles ; actrice et spectatrice. Elle avoue son inquiétude lors de l'accident de son mari :

> [...] je dois ajouter que je me tourmentais de ce qu'il allait me dire ; ou plus exactement de l'agacement que je craignais d'en éprouver. (p.1290)

Cette phrase d'Eveline éclaire la division entre le moi observateur et le moi observé car le moi observateur n'est plus sûr de ce qu'éprouve le moi observé. De plus le moi observé dans le journal n'est pas toujours cohérent.

Dans la première partie, le sentiment joyeux d'Eveline est cohérent en dépit de sa légère méfiance à l'égard de Robert, qui est une des causes de l'abandon du journal. C'est dans la deuxième partie qu'intervient la division du moi chez Eveline. Son sentiment envers son mari est ballotté entre deux extrêmes. A Arcachon où elle séjourne pour la cure de son fils, Eveline rouvre le journal où elle décrit son mépris pour Robert et son désespoir devant la vie conjugale. Elle reçoit alors une dépêche qui lui apprend l'accident d'auto dont Robert a été victime. Elle y voit « un avertissement du Ciel » et éprouve « des remords affreux de ce qu['elle] écrivai[t] ici ces jours derniers » (p.1290). Quand elle voit son mari, elle sent « dès ses [de Robert] premiers mots, [...] qu['elle] n'avai[t] pas cessé de l'aimer » (p.1290). Mais deux jours après quand elle comprend que la blessure de Robert n'est pas mortelle, elle ne supporte plus son affectation.

> [...] cette appréhension de la mort, c'est depuis qu'il ne l'a plus vraiment, qu'il la joue [...]. Et c'est depuis que je ne suis plus inquiète pour lui que j'observe froidement tout cela. (p.1291)

L'aime-t-elle ? ou le déteste-t-elle ? Le journal d'Eveline n'est qu'une simple énumération de sentiments opposés et s'éloigne de l'établissement de l'identité. Il surgit donc de l'intégration du moi. Si le journal sert à l'auto-formation comme nous l'avons montré plus haut, comment intégrer le moi divisé et incohérent dans le journal ?

Ⅲ. L'intégration du moi par la lecture

Pour intégrer le moi et établir son identité par le moyen d'un journal, on lit ce qu'on a écrit auparavant. Par la lecture de son propre journal, le diariste reconnaît la différence entre le moi du passé et celui du présent. Il adopte le moi du passé dans le moi du présent en le modifiant selon son jugement présent. Le moi du présent qui lit le moi du passé sera lu par le moi du futur et deviendra le moi du passé. La lecture du journal constitue l'acte continuel de l'intégration du moi. Dans le cas d'Eveline, outre son double rôle d'actrice et de spectatrice, elle joue un troisième rôle : lectrice de son propre journal.

En ce qui concerne la lecture du journal, la première et la deuxième parties contrastent vivement. Dans la première partie, dès le début, Eveline après avoir écrit quelques lignes lit ce qu'elle vient d'écrire.

> Tu vois comme j'écris mal. Cette phrase que j'écris en pleurant me semble affreuse. Aussi pourquoi l'ai-je relue ? Je ne sais si j'apprendrai jamais à bien écrire. (p.1252)

Par la lecture, Eveline se rend compte qu'elle écrit mal. C'est pourquoi elle réprime sa tentation de relire son journal : « J'ai bien du mal à me retenir de les relire ; mais, si je les relisais, j'aurais plus de mal encore à me retenir de les déchirer. » (p.1254) Puisqu'Eveline ne lit pas son journal, la lecture n'exerce aucune influence sur elle et elle ne peut pas reconnaître son propre changement. Dans la première partie, l'enregistrement des paroles de son fiancé est pour elle la chose la plus importante parce que c'est Robert qui est le lecteur du journal d'Eveline. Elle ne prend pas encore conscience de la nécessité de la lecture en vue de l'intégration du moi.

Dans la deuxième partie, par contre, Eveline se livre à deux sortes de lecture selon la catégorisation de Raoul[13] : la lecture des quelques lignes qui viennent d'être écrites comme elle le faisait dans la première partie, et la lecture distanciée qui permet le jugement sur soi-même impossible au moment de la rédaction. Elle lit ce qu'elle a écrit il y a vingt ans alors qu'elle recommence son journal.

---

13) Valerie Raoul, *The French Fictional Journal*, p.42.

> [...] j'ai relu ce que j'écrivais dans ce même cahier, il y a vingt ans. Que j'ai de mal à me reconnaître dans la candide, confiante et un peu niaise enfant que j'étais ! (p.1281)

En même temps, elle lit ce qu'elle vient d'écrire. Cette lecture montre le changement rapide de la perception d'Eveline même dans un court laps de temps. Elle reste « peu satisfaite de ce qu['elle] écrivai[t] hier » (p.1281). Elle modifie le mot qu'elle a écrit la veille : « J'écrivais hier le mot « soumission » ; mais ce n'est pas vrai ; je ne sens en moi que désespoir, que révolte, qu'indignation. » (p.1289) L'écriture du journal où l'on s'observe risque toutefois de ne montrer que divers aspects du moi sans continuité. Dans le journal d'Eveline, l'emploi du passé simple accroît le risque de la division du moi. C'est ainsi qu'elle intègre le moi divisé par la lecture. Dans la deuxième partie, elle est consciente de la nécessité de la lecture.

> Peu s'en faut que je ne déchire aujourd'hui tout ce que j'écrivais ces jours derniers ; mais non, je veux pouvoir le relire, quand ce ne serait que pour en prendre honte ... (p.1288)

* * *

Nous avons montré le processus de l'établissement de l'identité dans l'écriture du journal chez Eveline. Le journal fournit l'occasion d'une auto-observation et l'écriture sert à la formation de celle qui écrit. Au fur et à mesure de l'écriture, le dédoublement d'Eveline en moi observateur et observé aboutit à la division du moi. Pour intégrer le moi, elle lit ce qu'elle a écrit. Dans le journal, par conséquent, elle joue un triple rôle : actrice, spectatrice et lectrice. André Gide en recourant à la forme de journal montre clairement ce triple rôle du diariste dans la quête de son identité. Il invite aussi le lecteur à participer « de mèche »[14] à ce processus.

(大阪大学博士課程在学)

14) André Gide, *Ainsi soit-il*, p.1187.